

RÉGIS DEBRAY

Ambivalences

Perpétuel miroitement du moins qui, pour un rien, retourne le discret en pompeux et l'ascète en poseur. Double jeu des parcimonies. Splendeurs et misères de la soustraction... Et s'il y avait une démagogie du peu, valeur aristocratique, ô combien ? Contre la grandiloquence, qui ne voterait d'un mot sec ? Oui, mais pensons à Montaigne : « À force de vouloir éviter l'art et l'affectation, j'y retombe d'une autre part. *Brevis esse laboro, obscurus fio.* » Avec ce paradoxe que les *Essais*, avec leur rejet de l'emphase, nous donnent un terrible sentiment de trop-plein... Dans nos popotes littéraires, la querelle du moins et du plus à l'instar des Anciens et des Modernes renaît à point nommé de ses cendres, Phénix toujours pimpant. Il y a peu (1998), les « moins que rien » et les « plutôt tout » s'échangeaient des noms d'oiseau. Cinq adeptes du court réunis par la NRF ont plaidé la cause du ténu définitif.

Ce nouvel intimisme (Philippe Delerm servant d'emblème) fut accusé de « sur-enchère nihiliste » par une phalange rivale (*Ligne de risque*) qui a dénoncé « les chantres du tassement provincial, les poètes du rabougrissement suranné ». Le moins ? Le pas grand-chose, vous voulez dire. « À suivre cette logique, il ne resterait plus aujourd'hui que deux figures d'écrivain : celle du *faiseur servile* et celle du *marginal inoffensif*. » Les « grands sujets » se dégustent à longs traits.

Qui grince à l'étriqué doit savoir quel orgueil gît sous l'abrégé. L'emporter d'un mot vif sur le pullulement des choses, essentialiser le profus par l'exact, dégraisser le diffus – Flaubert a eu de ces ivresses formulaires : « Le fait se distille dans la Forme et monte en haut, comme un pur encens de l'Esprit vers l'Éternel. » L'adepte du moins n'en pense pas moins (et vous fait sentir qu'il y aurait beaucoup plus à en dire, n'était sa discrétion naturelle). La langue latine a de ces fausses modesties. L'affichage de sobriété en fait une langue paradoxalement enflée, qui maximise l'écart séparant le mot de la chose. « Ce qui est bref est monumental, et ce qui est monumental est grandiloquent », observe à ce propos Clément Rosset dans *Le Réel, traité de l'idiotie*. Tacite, par exemple, a « l'art du raccourci grandiloquent ». Il renchérit sur le sous-entendu, en campant de grandes fatalités muettes, immobilisées dans des scènes de genre qui sacrifient aux images d'Épinal de la scélératesse (le crime néronien). Tacite, celui qui se tait, en fait trop dans le pas assez. « Le passage du modèle à sa miniaturisation s'accompagne alors d'un escamotage du modèle, qui disparaît au profit de sa représentation. » La pierre de touche qui distinguera le diamant du Burma, le grand teint du maniéré, serait donc à chercher, nous suggère notre ami, dans le rapport du mot à la chose. Quand le premier l'absorbe tout entière, en occultant « la variété et la mouvance du réel », il y a exagération confinant au comique. On prétend résumer, et on fait disparaître. On rétrécit l'autre pour se gonfler soi-même.

L'exhibitionnisme du lapidaire (le drapé, l'emporte-pièce royal) nous rappelle à coup sûr la lutte de classes et de castes entre *noble* et *servile*. De la devise comme blason. Là où les grands se fient à la saillie, le roturier se répand (en explications). Maxime, épigramme, aphorisme n'ont-ils pas hérité des morgues d'antan ? Voyez Nietzsche. Le grand style postule l'abrupt. Règle suprême : « Agir de façon logique, simple, catégorique, mathématique, se faire loi. » Ici, le discontinu reflète en brisures le perspectivisme (à chacun ses interprétations, pas de loi générale). C'est le « philosopher à coups de marteau ». Il serait bas de produire ses preuves. « Ce qui a besoin d'être démontré pour être cru ne vaut pas grand-chose. » La dialectique est l'arme des esclaves, et le syllogisme réactif. Ce qui est grand et fier n'étale pas ses raisons.

Les forces affirmatives fuient autant la remise de compte que la réfutation. L'aphorisme isolé sur son pic, totalité simple et imprenable, installe en hauteur la santé, physique et morale. On (se) retranche contre une populace qui, elle, *déborde* de bons sentiments. L'énigme en surplomb. Il y a un style féodal – fragmentaire, obscur, éclaté. L'altier se refuse aux liaisons, aux régularités, aux lourds enchaînements plébéiens. Ce *fragment*-là n'a rien du *lambeau* (à la Charles Juliet). Il ne signale pas un sujet brisé, dépecé, malheureux mais un ego durci, barricadé et dédaigneux. Différence de la gifle à la bribe.

Même si l'abréviation peut être pour Balthazar Gracian une rouerie, elle indexe un jeu de prince, le jeu du Prince – on parle bref pour s'habiller chef. Le style cherche à rattraper, ou simuler, la spontanéité abrégative de la noblesse d'âme et de sang. Car il est dans la nature du héros comme du Prince d'économiser ses mots – le meilleur moyen, soit dit en passant, de couper court à l'objection. « Je veille. J'aviserai » (Saint-John Perse). « *Veni, vidi, vici.* » César termine en commençant; en disant qu'il se tait, il fait taire.

Une clandestine table des valeurs a été léguée en douce à l'âge télégraphique par l'âge *de l'éloquence*, le XVII^e siècle si bien campé par Marc Fumaroli. Elle oppose deux respirations, ou deux géométries (on disait alors « l'atticisme » et « l'asianisme »). Les carrés aux rondeurs. Table ou tableau qu'on pourrait presque schématiser par un diptyque (la forme scolaire du moins).

Une psychosomatique du style ? Une anthropologie des rythmes ? Tentante,

| LE CAMP DU MOINS | LE CAMP DU PLUS |
|------------------------------------|--|
| Le dépouillé | Le fleuri |
| Le sublime | Le joli |
| Intensité, densité, qualité | Extension, diffluence, qualité |
| Le viril | Le féminin |
| Le droit, le direct, le dru | L'emberlificoté, l'entortillé, le mielleux |
| L'antiquisant | Le décadent |
| Le rugueux, le franc, l'âpre | L'hypocrite, le doucereux, le captieux |
| L'aride, l'ascétique, le difficile | L'agréable, le facile, le flatteur |
| Les Catons de robe gallicane | Les douceurs du langage de Cour |
| Le juriste | Le sophiste |
| Les <i>sententiae</i> | Les <i>colores</i> |
| Les valeurs de caractère | Les valeurs de séduction |
| L'art de la guerre | « Les vils manèges du politique » |
| L'intransigeant | L'accommodant |

la balançoire. Le cru et le cuit, le salé et le sucré..., et le freudien reprendrait à la cantonade : l'anal et l'oral. Comme s'il y avait là un inconscient rhétorique, un tandem de caractères reductible de siècle en siècle, avec

sa traduction politique en aval (Nietzsche, là-dessus, remuant le couteau dans la plaie). Ce sera le *décisionnisme* du bref – face au *parlementarisme* du long – dont la période tribunitienne serait la version haute, et la chicane avocassière la version basse.

Les temps héroïques préfèrent l'expéditif. Prompt et oiseux, svelte et replet, c'est guerre et paix. Le moraliste grand siècle précipite, densifie, accélère. Le capitaine aussi. Pas de temps à perdre aux afféteries, digressions, fioritures. On pense à la volée, on griffonne au pas de course, sous le feu. Le fameux « un bon croquis vaut mieux qu'un long discours » est du maréchal Foch, le vainqueur *in extremis* de la Marne. L'ellipse est le prolongement de la guerre par d'autres moyens : le style de l'urgence (comme la morale du même nom) fustige, rudoie, cingle ses contemporains, ces éternels baveux, à coups de silences prestes. La plume d'acier est moins un bistouri qu'un poignard (ainsi s'appelle parfois le *Manuel* d'Épictète). C'est la veine Rome, corsetée, désabusée, avec un certain goût pour l'extrême, dont l'horreur s'augmente par abréviation. Les grands taciturnes de nos Lettres classiques ont à peu près tous exercé le métier des armes : La Rochefoucauld, Vauvenargues (capitaine d'infanterie mort à 32 ans), Laclos – on y ajoutera le cardinal de Retz. Ces Alceste à qui on ne le fait pas (« nos vertus ne sont plus souvent que des vices déguisés ») cultivent la pointe sèche, avec en eux « quelque chose de nouveau et de solitaire ». Maupassant disait « les grands tristes ». La méchanceté sied aux fines lames. On cultive la brusquerie en marque d'ingénuité – le ton bourru et sans chichis, en dents de scie, assez adroit pour paraître gauche, s'ingéniant à ne pas faire de grâces. Montaigne échappe au drapé moraliste par la gaieté, et il brosse un portrait idéal du parler vrai, le sien : « Un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche, un parler succulent et nerveux, court et serré [...], éloigné d'affectation, déréglé, décousu et hardi, non pédantesque mais plus *soldatesque*. » Le court serait dès lors l'insigne du courage, contre les contorsions de l'urbanité, l'entortillé des salons. Le bref dénuade, bas les masques, sus au fait. Aux heures de pointe de la vie collective que sont émeutes et batailles, la vérité chassée par les bonaces reviendrait au galop. Tranchante, impolie, sans ambages ni précautions oratoires, parce que simple et d'un seul tenant (le mensonge compliqué). On ne connaît pas de rhétorique qui ne fasse signe vers une éthique. Ou vers une disposition de l'âme – qu'elle exhibe ou trahit. Le louvoyant s'avoue vicieux. Le style serré exprime la *virtù*. C'était celui de Machiavel.

Le point de corruption du « plus par le moins », c'est l'apprêt du spontané. On se peaufine tel quel, naturel par décision : l'être par le paraître.

Les doctrines littéraires du moins sont des monstres du type centaure ou hip-pogriffe, soit des naturalismes artificialistes. Pas facile de mettre l'envol en recette. Témoin de cette difficulté, Balthasar Gracian, le père spirituel des moralistes français jusqu'à la fin du XVIIIe (c'est le XIXe siècle qui perdra sa trace). Il intronise la fabrique du charme, la ville à la campagne. Ce condensé magique d'innéité qu'il nomme dans *Le Héros*, « *el despejo* », terme intraduisible désignant l'aisance des manières, la désinvolture gracieuse et hardie, ce je-ne-sais-quoi qui est l'attribut des rois, où il voit l'âme de toutes les qualités et qui leur assure, dit-il, un empire naturel sur les humains. L'élégance des actions, l'agrément des paroles – cela ne s'invente pas. C'est à cette confection qu'il invite pourtant l'*Homme de cour* comme le *Héros*, à ceci près qu'un naturel de composition, hypocrisie risquée, ne peut réussir que dans la dénégation de soi. « Tibère affecta la dissimulation mais il ne sut pas dissimuler qu'il dissimulait » – donc il a raté son coup. Gracian demande « que toute qualité soit sans affectation », condition *sine qua non* du succès. « Le plus grand artifice, observe-t-il, est celui que l'on couvre par un plus grand », et le miracle de l'habileté, évidemment, est de ne pas paraître habile. L'art du moins, ou l'injonction désespérante du « soyez donc naturel ». Travaillez chaque minute de votre vie à faire de l'inachevé, du primesautier, du sans façon. Gracian, le styliste du « double bind ».

Comme si le ver était dans le fruit, et qu'en basculant du XVIIe au XVIIIe, l'art de la vitesse s'était contenté d'amener son double fond à la surface, comme un vice enfin avoué. Et voilà le retournement du soldat au marquis, du tranchant à la pointe. La mauvaise humeur devient trop bonne, le tragique glisse à l'assassin, l'éclair au coup de patte. Frappé ou tourné ? On trouverait sans peine la même réversible ambiguïté dans les arts de l'image, quand le retenu glisse au guindé, au convenu. Le retour du phrasé romantique, après la rigueur néo-classique, affichera bientôt l'abondance, signe officiel de la passion, contre les culs serrés académiques. Le moins et le plus s'enchaînant ainsi dans l'histoire littéraire nationale comme les ordres en architecture et les écoles en peinture : par spirale (puisqu'il faut un certain temps au meilleur pour libérer son pire).

Tels le rêve et la veille dans nos journées. Nos mots d'enfant cristallisent à merveille la dynamique illuminante du court. C'est le *Witz* freudien. Il dit, comme en se jouant, par condensation et déplacement, non plus la restriction héroïsante mais la jaillissante jouissance d'une échappée d'inconscient, dont le sauvage se sublime en « spirituel ». La valeur du trait consiste dans le plaisir qu'il procure, qui inonde l'adulte d'un remords d'enfance. « Le mot

d'esprit n'est rien d'autre que l'*élaboration* d'un matériel inconscient infantile que l'adulte ne peut exprimer sans détours. » Un léger *rêve* éveillé, en plein jour. « Il procure, ajoute Freud, un petit bénéfice de plaisir pour l'activité simple et désintéressée de notre appareil psychique. » Tel serait notre meilleur moins (la roue libre du paradis perdu, qu'on retrouve parfois quand on lâche les freins, sans préavis, par sauts et gambades).

Et le moins bon ? J'y arrive : le bavardage laconique, ou quand le pointu se fait pointillisme. Paradoxe, boutade, calembour, coq-à-l'âne : point trop n'en faut. Le fétichisme du « mot » fatigue des mots. Le *moins* tourne mal dès qu'il cesse de nous délivrer de la comédie pour en devenir une lui-même. Sartre a joliment démonté les effets pervers du *moins*, dans *L'Homme ligoté*. « On peut bavarder en cinq mots comme en cent lignes. Il suffit de préférer la phrase aux idées... » Jules Renard a la verve fatigante mais l'échec final émouvant, voire instructif. Heurs et malheurs du court – une certaine sécheresse de cœur monnayant une certaine force de pénétration. C'est un exemple parmi d'autres de ce « génie chagrin, perçant et étroit » qu'André Suarès reconnaissait à La Rochefoucauld, et qui inspire un profil assez stable dans la famille gendeletré : le misanthrope pessimiste, neurasthénique et compulsivement antiféministe (« la femme, roseau dépensant », « bel animal sans fourrure dont la peau est très recherchée », etc.). À certains égards, Beckett en offrirait une version épurée, drolatique et métaphysique, et Cioran, une version catonienne et ronchon. Jules Renard qui disait voir « la vie en rosse » assumait jusqu'au bout la morose contention du moins (« il faut économiser son cœur pour fortifier son jugement »). Il en est mort. Rien que des mots, pas d'œuvre ? Il avait dit : « Écrire à la manière dont Rodin sculpte. » Et au lieu d'enlever (la sculpture, *arte di levare*), il n'eut de cesse d'en rajouter, comme en peinture (*arte di porre*) ; le *Journal*, acide et mordant par parti pris, nous fait parfois l'effet, *in fine*, d'un cabotinage assez appliqué, quand Proust le méandreux nous donne une sensation janséniste de dépouillement. C'est le proliférant et non le pingre qui a traversé le temps. Les voies du Transmettre sont décidément impénétrables...

Soit. Reste la honte, quand le soussigné relit ses épanchements dix ou vingt ans après, de ne pas avoir fait le misanthrope pour de bon. L'irrépressible envie de gommer deux phrases sur trois par page imprimée. On rougit du relâché chaque fois qu'on survole à distance ses productions. Renard notait quelque part : « Je ne peux plus relire mes livres parce que je sens que j'en ôterai encore. » Oui. Le juteux a son sec. L'exact est affaire de dosage. Ce que savent d'or les publicitaires, sous la main de fer du marché, qui ne laisse

personne respirer (ou perdre son temps) : le jingle, le slogan, l'antienne en enlèvent le plus possible. Et ce qu'enseigne le journalisme, car le reporter fait court (l'école Hemingway). La Genèse ? « Un homme. Une femme. Une pomme. Un drame. » Juteuse mnémotechnique (la rime intérieure), pour un titre et un flash, journal ou radio. Mais pour un mythe d'origine ? « Le secret d'ennuyer, disait Voltaire, est de vouloir tout dire. » Cet *abstract* du péché originel n'a rien de fastidieux, mais Adam et Ève en quatre mots expédiés auraient-ils ainsi fait souche – lien et mémoire – chez les descendants d'Abraham ?

N'allons pas supposer, entre communiquer et transmettre, un jeu à somme nulle. Il ne suffit pas d'être un mauvais communicant pour réussir une traversée au long cours. On rêve, cela dit, de voir les « conceptuels » des agences et les « thésards » des amphis apprendre les uns des autres. Ce que la contrainte médiatique et tarifée inculque aux créatifs de la « com », nombre d'universitaires et de phraseurs auraient intérêt à s'en convaincre – avec leurs (nos) thèses toujours trop longuettes, leurs (nos) notes inutiles en bas de page, leurs (nos) interminables bibliographies à tiroirs. La proluxité « Sciences Humaines » tient sans doute à une certaine volonté de venir à bout du réel par les mots, de dissoudre les originaux en vaporeuses subtilités. Nos parasciences institutionnelles exorcisent ainsi l'accidentel, le fragile, l'impromptu, bref le vivant, par la phraséologie la mieux accréditée du jour (et qui, demain, nous tombera des mains). L'Université, ou l'apprentissage des verbosités habilitantes (pour la carrière) et débilatantes (pour l'esprit). La litote classique maximise l'efficacité symbolique. Nos pauvretés copieuses – à commencer par celle-ci – témoignent d'une certaine propension à nous imposer le moins par le plus. Il naît de là un vieux conflit de préséance entre les rapides et les lampions, les essayistes, aigles à fulgurances, et les chercheurs, ânes à explications (qui remplissent les écoles avec pour mission principale de mettre en circuit d'autres ânes à leur semblance). Ne soyons pas trop dupes de ce théâtre traditionnel où littérateurs et lettrés échangent leurs mépris. Pensons aux ânes qui se donnent des allures d'aigle et aux aigles qui se déguisent en ânes.

À quel diable se vouer ? Entre le balourd et l'accrocheur, le pavé et la fusée, tout un chacun godille au petit bonheur la chance. Pas de plan de route. Une errance à la va-comme-je-te-pousse, pour aboutir quelquefois à cette joie intense et pure : la rencontre inopinée, l'ajustement soudain du mot et de la chose. Que ton *moins* « soit la bonne aventure/éprise au vent crispé du matin/qui va fleurant la menthe et le thym... ». Ces allégresses n'ont que faire hélas de nos résolutions.

Cet article était donc de trop. Mille excuses.